

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

	10X		14X		18X		22X		26X		30X	
											✓	
	12X		16X		20X		24X		28X		32X	

Journal Pour Tous



Vol. II.

OTTAWA, 13 MAI, 1880.

No. 20.

Un hivernage dans les Glaces

Suite.

Aux premières lueurs du jour, un tableau tout différent s'offrit à leurs yeux. La vaste plaine, unie la veille, se trouvait disjointe en mille endroits, et les flots, soulevés par quelque commotion sous-marine, avaient brisé la couche épaisse qui les recouvrait.

La pensée de son brick se présenta à l'esprit de Jean Cornbutte.

"Mon pauvre navire! s'écria-t-il. Il doit être perdu!"

Le plus sombre désespoir commença à se peindre sur la figure de ses compagnons. La perte du navire entraînait inévitablement leur mort prochaine.

"Courage! mes amis, reprit Penellan. Songez donc que le tremblement de cette nuit nous a ouvert un chemin à travers les glaces, qui permettra de conduire notre brick à la baie d'hivernage! Eh! tenez, je ne me trompe pas! la *Jeune-Hardie*, la voilà, plus rapprochée de nous d'un mille!"

Tous se précipitèrent en avant, et si imprudemment, que Turquette glissa dans une fissure et eût infailliblement péri, si Jean Cornbutte ne l'eût rattrapé par son capuchon. Il en fut quitte pour un bain un peu froid.

Effectivement, le brick flottait à deux milles au vent. Après des peines infinies, la petite troupe l'atteignit. Le brick était en bon état; mais son gouvernail, que l'on avait négligé d'enlever, avait été brisé par les glaces.

VII

LES INSTALLATIONS DE L'HIVERNAGE.

Penellan avait encore une fois raison: tout était pour le mieux, et ce tremblement de glaces avait ouvert au navire une route praticable jusqu'à la baie. Les marins n'eurent plus qu'à disposer habilement des courants pour y diriger les glaçons de manière à se frayer une route.

Le 19 septembre, le brick fut enfin établi, à deux encablures de terre, dans sa baie d'hivernage, et solidement ancré sur un bon fond. Dès le jour suivant, la glace s'était déjà

formée autour de sa coque; bientôt elle devint assez forte pour supporter le poids d'un homme, et la communication put s'établir directement avec la terre.

Suivant l'habitude des navigateurs arctiques, le grément resta tel qu'il était; les voiles furent soigneusement repliées sur les vergues et garnies de leur étui, et le nid de corneilles demeura en place, autant pour permettre d'observer au loin que pour attirer l'attention sur le navire.

Déjà le soleil s'élevait à peine au-dessus de l'horizon. Depuis le solstice de juin, les spirales qu'il avait décrites s'étaient de plus en plus abaissées, et bientôt il devait disparaître tout à fait.

L'équipage se hâta de faire ses préparatifs. Penellan en fut le grand ordonnateur. La glace se fut bientôt épaissie autour du navire, et il était à craindre que sa pression ne fût dangereuse; mais Penellan attendit que par suite du va-et-vient des glaçons flottants et de leur adhérence, elle eût atteint une vingtaine de pieds d'épaisseur; il la fit alors tailler en biseau autour de la coque, si bien qu'elle se rejoignit sous le navire, dont elle prit la forme; enclavé dans un lit, le brick n'eut plus à craindre dès lors la pression des glaces, qui ne pouvaient faire aucun mouvement.

Les marins élevèrent ensuite le long des préceintes, et jusqu'à la hauteur des hastingsages, une muraille de neige de cinq à six pieds d'épaisseur, qui ne tarda pas à se durcir comme un roc. Cette enveloppe ne permettait pas à la chaleur intérieure de rayonner au dehors. Une tente en toile, recouverte de peaux et hermétiquement fermée, fut tendue sur toute la longueur du pont et forma une espèce de promenoir pour l'équipage.

On construisit également à terre un magasin de neige, dans lequel on entassa les objets qui embarrassaient le navire. Les cloisons des cabines furent démontées, de manière à ne plus former qu'une vaste chambre à l'avant comme à l'arrière. Cette pièce unique était, d'ailleurs, plus facile à réchauffer, car la glace et l'humidité trouvaient moins de coins pour s'y blottir. Il fut également plus aisé de l'aérer convenablement, au moyen

de manches en toile qui s'ouvraient au dehors.

Chacun déploya une extrême activité dans ces divers préparatifs, et, vers le 25 septembre, ils furent entièrement terminés. André Vasling ne s'était pas montré le moins habile à ces divers aménagements. Il déploya surtout un empressement trop grand à s'occuper de la jeune fille, et si celle-ci, toute à la pensée de son pauvre Louis, ne s'en aperçut pas, Jean Cornbutte comprit bientôt ce qui en était. Il en causa avec Penellan; il se rappela plusieurs circonstances qui l'éclairèrent tout à fait sur les intentions de son second: André Vasling aimait Marie et comptait la demander à son oncle, dès qu'il ne serait plus permis de douter de la mort des naufragés; on s'en retournerait alors à Dunkerque, et André Vasling s'accommoderait très-bien d'épouser une fille jolie et riche, qui serait alors l'unique héritière de Jean Cornbutte.

Seulement, dans son impatience, André Vasling manqua souvent d'habileté; il avait plusieurs fois déclaré inutiles les recherches entreprises pour retrouver les naufragés, et souvent un indice nouveau venait lui donner un démenti, que Penellan prenait du plaisir à faire ressortir. Aussi le second détestait-il cordialement le timonier, qui le lui rendait avec du retour. Ce dernier ne craignait qu'une chose, c'était qu'André Vasling ne parvint à jeter quelque germe de dissension dans l'équipage, et il engagea Jean Cornbutte à ne lui répondre qu'évasivement à la première occasion.

Lorsque les préparatifs d'hivernage furent terminés, le capitaine prit diverses mesures propres à conserver la santé de son équipage. Tous les matins, les hommes eurent ordre d'aérer les logements et d'essuyer soigneusement les parois intérieures, pour les débarrasser de l'humidité de la nuit. Ils reçurent, matin et soir, du thé ou du café brûlant, ce qui est un des meilleurs cordiaux à employer contre le froid; puis ils furent divisés en quarts de chasseurs, qui devaient, autant que possible, procurer chaque jour une nourriture fraîche à l'ordinaire du bord.

Chacun dut prendre aussi, tous les jours, un exercice salutaire, et ne pas s'exposer sans mouvement à la température, car, par des froids de trente degrés au-dessous de zéro, il pouvait arriver que quelque partie du corps se gelât subitement. Il fallait, dans ce cas, avoir recours aux frictions de neige, qui seules pouvaient sauver la partie malade.

Penellan recommanda fortement aussi l'usage des ablutions froides, chaque matin. Il fallait un certain courage pour se plonger les mains et la figure dans la neige, que l'on faisait dégeler à l'intérieur. Mais Penellan donna bravement l'exemple, et Marie ne fut pas la dernière à l'imiter.

Jean Cornubute n'oublia pas non plus les lectures et les prières, car il s'agissait de ne pas laisser dans le cœur place au désespoir ou à l'ennui. Rien n'est plus dangereux dans ces latitudes désolées.

Le ciel, toujours sombre, remplissait l'âme de tristesse. Une neige épaisse, soulevée par des vents violents, ajoutait à l'horreur accoutumée. Le soleil allait disparaître bientôt. Si les nuages n'eussent pas été amoncelés sur la tête des navigateurs, ils auraient pu jouir de la lumière de la lune, qui allait devenir véritablement leur soleil pendant cette longue nuit des pôles; mais, avec ces vents d'ouest, la neige ne cessa pas de tomber. Chaque matin, il fallait déblayer les abords du navire et tailler de nouveau dans la glace un escalier qui permit de descendre sur la plaine. On y réussissait facilement avec les couteaux à neige; une fois les marches découpées, on jetait un peu d'eau à leur surface, et elles se durcissaient immédiatement.

Penellan fit aussi creuser un trou dans la glace, non loin du navire. Tous les jours on brisait la nouvelle croûte qui se formait à sa partie supérieure, et l'eau que l'on y puisait à une certaine profondeur était moins froide qu'à la surface.

Tous ces préparatifs durèrent environ trois semaines. Il fut alors question de pousser les recherches plus en avant. Le navire était emprisonné pour six ou sept mois, et le prochain dégel pouvait seul lui ouvrir une nouvelle route à travers les glaces. Il fallait donc profiter de cette immobilité forcée pour diriger des explorations dans le nord.

VIII.

PLAN D'EXPLORATIONS.

Le 9 octobre, Jean Cornubute tint conseil pour dresser le plan de ses opérations, et, afin que la solidarité augmentât le zèle et le courage de chacun, il y admit tout l'équipage. La carte en main, il exposa nettement la situation présente.

La côte orientale du Groenland s'avance perpendiculairement vers le nord. Les découvertes des navigateurs ont donné la limite exacte de ces parages. Dans cette espace de cinq cents lieues, qui sépare le Groenland du Spitzberg, aucune terre n'avait encore été reconnue. Une seule île, l'île Shannon, se trouvait à une centaine de milles dans le nord de la baie de Gael-Hamkes, où la *Jenne-Hardie* allait hiverner.

Si donc le navire norvégien, suivant toutes les probabilités, avait été entrainé dans cette direction, en supposant qu'il n'eût pu atteindre l'île Shannon, c'était là que Louis Cornubute et les naufragés avaient dû chercher asile pour l'hiver.

Cet avis prévalut, malgré l'opposition d'André Vastling, et il fut décidé que l'on dirigerait les explorations du côté de l'île Shannon.

Les dispositions furent immédiatement commencées. On s'était procuré, sur la côte de Norvège, un trameau fait à la manière des Esquimaux, construit en planches recourbées à l'avant et à l'arrière, et qui fut propre à glisser sur la neige et sur la glace. Il avait douze pieds de long sur quatre de large, et pouvait, en conséquence, porter des provisions pour plusieurs semaines au besoin. Fidele Misomme l'eut bientôt mis en état, et il y travailla dans le magasin de neige, où ses outils avaient été transportés. Pour la première fois, on établit un poêle à charbon dans ce magasin, car tout travail y eût été impossible sans cela. Le tuyau du poêle sortait par un des murs latéraux, au moyen d'un tron percé dans la neige; mais il résultait un grave inconvénient de cette disposition, car la chaleur du tuyau faisait fondre peu à peu la neige à l'endroit où il était en contact avec elle, et l'ouverture s'agrandissant sensiblement. Jean Cornubute imagina d'entourer cette portion du tuyau d'une toile métallique, dont la propriété est d'empêcher la chaleur de passer. Ce qui réussit complètement.

(A continuer.)

—:o:—

LE PRISONNIER DE GUERRE,

Histoire racontée par un maître d'École.

Le lendemain, de grand matin, Marie sortit avec un petit panier au bras, laissant croire à ceux qui la rencontrèrent qu'elle se rendait au marché voisin. Tout le monde dormait encore dans la maison, à l'heure où elle était sortie; mais lorsque ses parents eurent remarqué son absence, ils ne doutèrent pas, après un premier moment de stupeur, qu'elle ne fût allée voir partir Toniotto. Ses deux

frères se rendirent en toute hâte sur les lieux, où ils apprirent que Toniotto était déjà parti; quant à leur sœur, nul ne l'avait vue et ne pouvait leur en donner de nouvelles. Marie, en effet, prévoyant bien que ses frères se mettraient à sa recherche, et se dirigeraient tout naturellement vers le point d'où devait partir la colonne des conscrits, avait évité de s'y montrer; mais elle était parvenue, à force de questions, à connaître la route déjà suivie par les autres conscrits, ainsi que le nom de l'étape où ils avaient passé la nuit, et ce fut là qu'elle se rendit directement. Elle y était déjà, lorsque Toniotto y arriva, marchant entre deux gendarmes comme un malfaiteur. Les gendarmes, qui la reconnurent, la laissèrent approcher. Elle partagea avec eux les petites provisions qu'elle avait apportées; moyennant quoi, elle put aussi les partager avec Toniotto, et passer quelques heures avec lui. En vain voulut-il exiger d'elle qu'elle ne le suivit pas plus loin; elle accompagna la colonne jusqu'à la première couchée. Là, Toniotto ayant été mis sous les verrous, elle alla demander asile pour la nuit à une pauvre femme: le lendemain matin, elle attendait à la porte de la prison. Bientôt, jugez de sa douleur! elle vit le malheureux conscrit sortir les mains liées, et rattaché par une longue corde à une vingtaine de ses camarades qui marchaient deux à deux comme des forçats ou des animaux. Ceux-ci, il est vrai, étaient peu sensibles à cet affront qu'ils savaient ne devoir durer que jusqu'au jour où ils auraient passé les Alpes, et rejoint la réserve; mais quel ne devait pas être le désespoir de ce pauvre Toniotto, de se voir ainsi dégradé et humilié en présence de sa maîtresse! comme elle persistait pourtant à le suivre, marchant à ses côtés, il lui demandait:

“ Mais que pensez-vous faire, qu'espérez-vous, en me suivant ainsi? ”

Et Marie répondait;

“ Je n'ai pensé à rien; j'ai voulu seulement vous revoir et vous accompagner quelques temps encore. ”

Puis elle l'entretenait de nouveau de son idée de devenir cantinière du régiment, idée qu'il repoussait énergiquement, en lui parlant de ses parents, et qui provoquait les railleries des camarades de Toniotto, et les gros mots des gendarmes, qui n'étaient plus ceux de la veille.

À la halte du dîner ce fut pis encore. Tous les conscrits furent mis sous clef dans l'écurie d'une auberge, et la pauvre fille, repoussée brusquement loin de la porte près de laquelle elle voulait rester, ne songea même pas à réparer ses forces en prenant quelque nourriture. Lorsque les conscrits sortirent de l'écurie, liés et attachés comme ils l'étaient le matin

sa première pensée fut de présenter aux lèvres de Toniotto un fruit rafraichissant, et elle se remit à le suivre, malgré ses prières, sans savoir ce qu'elle voulait ou ce qu'elle faisait. Le soir, enfin, avant que la colonne des conscrits fut arrivée au village où elle devait passer la nuit, Marie fut rejointe par ses deux frères, deux bons jeunes gens, qui, prenant en pitié le chagrin qui la dévorait, ne lui firent aucun reproche, et lui dirent seulement qu'ils étaient venus la chercher, et qu'ils la ramèneraient avec eux. Toniotto unis ses prières à celles des deux frères, et il fut convenu qu'ils suivraient les conscrits jus qu'au lieu de la couchée, que là ils se reposeraient, et que le lendemain matin, après un dernier adieu donné à Toniotto, elle reprendrait avec ses frères la route du village.

Ainsi dit, ainsi fait; et tandis que les conscrits entraient dans la prison où ils devaient passer la nuit, Marie et ses frères venaient prendre gîte dans une auberge. Mais à peine la malheureuse enfant fut-elle couchée, qu'une fièvre ardente et le délir s'emparèrent d'elle; le lendemain matin elle était sérieusement mala le: ce fut l'un de ses frères, pendant que l'autre la gardait, qui se rendit près de Toniotto, pour lui dire et recevoir de lui un dernier adieu. La maladie de Marie ne dura pas moins de quinze jours, pendant lesquels ses frères et sa mère, accourue en toute hâte, lui prodiguèrent leurs soins. Quand elle eut repris quelque force, ils partirent tous ensemble pour retourner au pays. Les traits de la malheureuse jeune fille étaient si profondément altérés par la souffrance que nul n'aurait pu la reconnaître: mais telles étaient l'affection et l'estime qu'elle inspirait, que sa fuite de la maison paternelle ne donna lieu à aucun mauvais propos.

Peu à peu, pourtant sa douleur devint plus calme, surtout après que les parents de Toniotto eurent reçu la première lettre de leur fils. Pauvre jeune homme! je me rappelle cette lettre mot pour mot, et voici ce qu'elle disait:

"C'est pour vous écrire que je fais mon premier emploi de mes mains rendues libres. Nous avons rejoint heureusement la réserve en cette ville qui s'appelle Besançon; et l'on dit que nous y resterons peu de temps. Je porte l'habit militaire des pieds à la tête, et nous faisons l'exercice du matin au soir, c'est-à-dire que nous apprenons à marcher et à tourner la tête à droit et à gauche; d'ici à deux ou trois jours on nous donnera des fusils. Nous espérons tous partir bientôt pour la guerre, parce que nous n'aurions plus à subir cette injure d'être appelés des conscrits, dont les anciens, qui ont vu le feu, nous poursuivent toute la journée. Prenez

courage, je vous en supplie, et, si c'est possible, donnez-moi des nouvelles de la pauvre Marie. J'espère que personne n'aura mal jugé sa conduite, parce que, malgré mes prières, elle a voulu m'accompagner pendant deux jours, et embrassez-la pour moi, ce que je n'ai pu faire moi-même, hélas! Un souvenir à ses frères, à sa mère, à mon frère, et aussi à mon bon maître d'école, que je bénis de m'avoir appris à écrire, puisque c'est à lui que je dois cette grande consolation de vous écrire aujourd'hui. Et, en vous demandant votre bénédiction, je suis

"Votre fils TONIOTTO."

La seconde lettre était de Magdebourg. Toniotto annonçait à ses parents qu'il avait fait ses premières armes à la grande bataille d'Iéna, et que malgré l'opinion reçue que le premier feu fait toujours peur, il avait éprouvé ce jour-là comme un sentiment de grandeur et de fierté dans lequel il avait trouvé quelque consolation. "Depuis lors, disait-il, on ne m'appelle plus conscrit, et je suis même passé dans une compagnie de grenadiers."

L'hiver suivant on reçut de lui une nouvelle lettre qui venait de je ne sais plus quelle ville de Pologne, et c'était d'après une autre encore, datée, cette fois, d'Arnada en Espagne. C'étaient toujours des récits de batailles, et ses lettres laissaient voir qu'il prenait goût au métier. Il était devenu caporal, puis sergent, et avait été décoré pour une action d'éclat; il me remerciait de nouveau de lui avoir appris à écrire, et disait que son talent pour l'écriture n'avait pas moins contribué que ses faits d'armes à son rapide avancement.

Deux années s'étaient ainsi écoulées depuis son départ, lorsqu'un soir, pendant que je faisais ma classe, je vis entrer un enfant que dit un mot à l'oreille d'un de ses camarades; et ce mot, transmis de bouche en bouche, fit dans toute l'école l'effet d'une étincelle électrique. Tous les enfants se levèrent, et se précipitèrent hors de la classe en criant:

"Toniotto est arrivé; allons voir Toniotto!"

Je m'empressai de les suivre et de courir à la maison de son père, où je le trouvai la figure rayonnante de joie et de bonheur. Assis entre son père et Marie, qui pleurait en sanglotait comme une petite fille relevée de pénitence, et devenue muette, il était pressé dans les étreintes de ses frères, de ceux de Marie, de tous leurs parents et amis. Lorsqu'il me vit, il se leva, se jeta dans mes bras en me serrant contre sa poitrine, et j'appris bientôt que son régiment venait d'Espagne pour rejoindre l'armée d'Italie. Il ajouta que, passant par le Piémont, il avait obtenu une permission de

trois jours pour revoir ces parents et... Mais, ici, il s'arrêta tout court, et prenant la main de Marie, il la couvrit de baisers avec des démonstrations plus vives et plus ardentes qu'il ne se serait permis autrefois, ce qui me fit craindre que ses sentiments pour elle ne fussent plus tout à fait les mêmes.

Cette mauvaise impression se dissipa bien vite. Je le vis et causai avec lui le lendemain et les deux autres jours qu'il passa avec nous, et je ne saurais vous dire quel bon et excellent garçon était Toniotto. Ces deux dernières années avaient fait de lui un homme; et bien que son amour se fût un peu transformé, sans doute, ce n'en était pas moins du bon et véritable amour. Sa nature devenue virile lui faisait envisager sous leurs côtés sérieux l'avenir et ses projets de mariage. Il disait que, si les choses allaient bien, et, grâce toujours à son écriture, il avait le ferme espoir de devenir tôt ou tard officier; qu'il ne lui serait pas difficile alors d'obtenir la permission de se marier, et qu'il avait la ressource, après tout, d'abandonner le service si on la lui refusait.

Tant est-il, que ces trois jours furent un seul jour de fête pour tout le pays, de vacances pour l'école; et je crois bien qu'ils furent aussi les plus beaux jours de la vie de la pauvre Marie. Il repartit, laissant trois louis d'or à son père et un à son frère, qui était de mes écoliers. Marie reçut de son amant un beau mouchoir et un anneau. Un peu plus tard, il lui envoya de Venise, dans une lettre, une petite chaîne qu'elle suspendit à son cou, et dont elle ne se sépara jamais.

C'est à cette époque qu'éclata la guerre d'Autriche, la troisième que fit Toniotto. Il y fut blessé dans une bataille, et, la nouvelle en étant parvenue chez lui, la pauvre Marie éprouva toutes les angoisses de l'inquiétude et de la douleur. Il ne mourut pourtant pas de sa blessure, et passa dans la garde impériale. Lorsqu'il annonça cette nouvelle à sa famille, il n'aurait pu s'exprimer autrement s'il s'était agi de lui apprendre qu'il était devenu maréchal de France. La paix faite, il suivit la garde à Paris, d'où il écrivait souvent, envoyant toujours quelque petite chose pour Marie, entretenant ses parents de son espoir de devenir officier; et alors! alors! disait-il, tout le monde serait heureux! Deux années se passèrent ainsi, au bout desquelles l'Europe s'ébranla encore pour la guerre de Russie. Toniotto partit, et bientôt une lettre écrite de Smolensk apprenait à sa famille qu'il était adjudant sous-officier; qu'une seconde croix, celle de la couronne de fer, venait de lui être décernée; que tous ses camarades pensaient

qu'il serait fait officier avant la fin de la guerre, et que l'opinion générale était que cette guerre serait la dernière que l'Empereur entreprendrait.

Vous pouvez vous imaginer avec quel vil d'envie les autres jeunes filles commencèrent alors à regarder Marie. Jusque-là plusieurs d'entre elles lui avaient témoigné une sorte de compassion, qui semblait dire qu'à force d'attendre, elle risquait fort de mourir fille. Mais la chère enfant avait pris facilement son parti de ces railleries, dont elle se consolait en écrivant à Toniotto; car j'ai oublié de vous dire que je lui avais aussi appris à écrire. Tout, en somme, paraissait pour le mieux.

C'est au milieu des rêves de bonheur dont elle bercait sa vie que survint l'hiver de 1812, et bientôt la sinistre rumeur que l'armée française avait été complètement détruite pénétra jusque dans notre village. Je courus à la ville voisine, et j'y appris que la nouvelle n'était que trop vraie; quant à des lettres, on n'en recevait plus, ni de Toniotto ni d'aucun de ses camarades. Ce fut vers la fin de l'année seulement que quelques Liémontais de la garde écrivirent à leur famille, et tous s'accordaient à dire que Toniotto avait péri au passage de la Bérézina. Jugez quelle fut la douleur de son vieux père, celle de son frère, et surtout celle de l'infortunée Marie. Elle en tomba malade et faillit en mourir. Dans le même temps son frère aîné, atteint par la conscription, partait aussi pour l'Allemagne, et, quelques mois après, car les levées se succédaient alors avec une effrayante rapidité, c'était le tour du plus jeune. Que vous dirai-je, enfin? quand le malheur s'abat sur une famille, il semble se complaire à la frapper avec une impitoyable furie. Les deux frères de Marie furent tués. L'un à Hanau, l'autre sous les murs de Paris, dans les derniers jours de cette guerre, qui n'était pas pour nous, Italiens, une guerre nationale, et qui nous coûta cependant tant de larmes et tant de sang. La pauvre Marie resta seule pour gouverner sa maison: son père et sa mère, stupides de douleur, en étaient désormais incapables; et ce fut dans le sentiment de son devoir envers ces vieillards bien-aimés, et aussi dans la volonté de Dieu, qui la réservait à d'autres épreuves, qu'elle puisa la force de résister à ces horribles secousses.

La pauvre jeune fille avait alors un peu plus de vingt-deux ans, et tel était le charme de sa beauté, relevée encore par la céleste empreinte de la douleur grandit et ennoblit la nature la plus vulgaire, et Marie ne m'apparaissait plus comme une paysanne ignorante, mais comme une grande dame, comme une sainte, comme un ange. Depuis ce temps, je n'ai jamais

surpris un sourire sur ses lèvres; pourtant son visage ne portait aucune trace de tristesse amère; c'était une tristesse simple et calme dont elle avait seule le secret.

(A continuer.)

LE TONOLOGUE "BOUCHER."

La faveur marquée qui a, depuis deux ans, accueilli l'introduction au Canada, par la Maison A. J. Boucher, du Tonologue européen et le service signalé que ce petit instrument a déjà rendu et est appelé à rendre aux élèves de musique et aux amateurs qui l'adoptent, a engagé M. A. J. Boucher à en préparer un nouveau qui semble offrir sur l'instrument européen plusieurs avantages appréciables.

Comme le savent la plupart de nos lecteurs, le Tonologue indique clairement le ton et le mode de tout morceau de musique; il aide également à la transposition, en désignant le nombre de dièses ou de bémols que devra porter un morceau que l'on désire hausser ou baisser d'un ou de plusieurs tons.

Le nouveau Tonologue "Boucher" perfectionné a, sur l'instrument européen, l'avantage de ne point se déranger, étant imprimé sur les deux côtés d'une carte simple et forte, au lieu de l'être sur une roulette mobile; de plus, il permet un coup d'œil synoptique de tous les tons majeurs, avec leurs dominantes accidentées et leurs mineurs, relatifs, clairement indiqués en trois couleurs différentes, — tandis que le tonologue étranger n'en laisse voir qu'un seul à la fois, en ce n'apparaît-il pas toujours distinctement, enfin, au lieu de 25 cts., prix de l'instrument importé, le "Tonologue Boucher" ne se vend que 10 cts. pièce, ou 75 cts. la douzaine, expédié franc de port.

Ce petit instrument nous semble un *utile mecum* indispensable à tout amateur, et nous en recommandons l'introduction parmi tous les élèves de nos maisons d'éducation qui suivent le cours de musique.

CONNAISSANCES UTILES.

Il y a 2750 langages.
Il meurt deux personnes par seconde.
La durée moyenne de la vie humaine est de 31 ans.
L'eau des rivières parcourt sept milles à l'heure.
Un vent modéré, sept milles à l'heure.
Une tempête, 36 milles à l'heure.
Un ouragan, 80 milles.
Une balle fait 1000 milles à l'heure.
Le son parcourt 743 milles à l'heure.
La lumière, 192,000 milles par seconde.
L'électricité, 288,000 milles par seconde.
Le premier bateau à vapeur sillonna l'Hudson en 1807.
Le premier vaisseau en fer fut construit en 1830.
La première allumette chimique fut faite en 1829.
L'or fut découvert en Californie en 1848.
On fit usage d'une locomotive pour la première fois en ce pays en 1829.
La première presse à imprimer aux Etats Unis fut introduite en 1629.
Le premier almanac fut imprimé par Geo. Von Purbach en 1460.

Avant 1776 le coton était tout filé à la main sur des rouets.

Le premier engin à vapeur fut importé d'Angleterre en 1853.

Un acre de terre contient 4840 verges carrées.

Un mille carré contient 640 acres.

Un mille a 5280 pieds ou 1760 verges de long.

Une brassée est de 6 pieds.

Une lieue est de 3 milles.

Une journée de marche est de 33 1/3 milles.

Une coudée est de deux pieds.

Une grande coudée est de 11 pieds.

Un baril de fleur pèse 196 livres.

Un baril de lard pèse 200.

Un baril de riz pèse 600.

Un baril de poudre pèse 25.

Une tinette de beurre pèse 84 livres.

Un minot de blé et les fèves pèse 60.

Un minot de blé d'Inde, de seigle ou de graine de lin, pèse 56 livres.

Un minot de sarrasin, 52.

Un minot d'orge, 48.

Un minot d'avoine, 35.

Un minot de son, 35.

Un minot de gros sel, 85.

CONSEILS AUX AMATEURS DE VOLAILLES.

Les poules doivent avoir beaucoup d'espace à leur disposition afin de se conserver en bonne santé; elles ne doivent pas être à l'étroit dans le poulailler.

Cette application fréquente d'huile de charbon sur les perchoirs peut être très avantageuse.

Les volailles distinguent leur nourriture plutôt à l'œil qu'au goût.

L'acide carbonique mêlé dans à peu près treize parties d'eau, et appliquée au moyen d'un pinceau à la racine des plumes du cou et du ventre des volailles est un moyen efficace pour tuer et chasser la vermine dont elles sont parfois atteintes.

Les poules, au moment où la ponte des œufs commence, doivent recevoir une abondante nourriture afin qu'à la convalescence les poullets soient vigoureux et forts.

Moyen d'empêcher que les lampes de nuit ne soient nuisibles aux malades.

Prenez une éponge de trois ou quatre pouces de diamètre, imprégnez-la d'eau pure, exprimez-la, dans cet état, suspendez-la par une ficelle exactement au-dessus de la flamme, à la distance de quelques pouces, pour que la flamme ne puisse pas l'atteindre, cela absorbera toute la fumée de la lampe. Le lendemain il faut laver l'éponge dans l'eau chaude, afin de pouvoir s'en servir habituellement pour le même usage.

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE

Publié tous les Jendris à Ottawa, Or.,

par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT:

Un an..... \$0.50
Six mois..... 0.25
Un numéro..... 0.02

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc. devront être adressés au sousigné.

P. NAP. BUREAU.

170 1/2 rue Sparks, Ottawa.